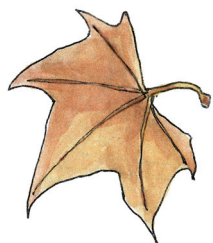


Pierre Mainguy

Arles, féria tragique



Portapapale

Pierre Mainguy
ARLES, FÉRIA TRAGIQUE

Roman

Collection I venticinque
dirigée par Elisabetta Sibilio

Mise en page
Maria Chiara Santoro

© Portaparole France

7, rue Yvan Audouard
13200 Arles (France)
Tél. +33 4 9091 3861
www.portaparolefrance.com
info@portaparolefrance.com

ISBN 978-2-37864-041-5

Arles, féria tragique. À l'occasion de la remise de la Légion d'honneur, en cette année 2020, le journaliste Jean-Louis Montey, star de la télévision, et son épouse Ariane, organisent une réception avec des amis très proches. C'est le moment pour lui de remonter le temps au fil des souvenirs. Trente ans plus tôt Sauveur Maccia, jeune camarguais, a tué une touriste allemande lors de la célèbre Féria de Pâques. Puis, au cours d'hivers froids et lugubres une série de meurtres vient endeuiller la Provence. Le jeune journaliste, tout juste stagiaire alors, et sa fiancée s'en mêlent pour découvrir la vérité au-delà des apparences.

« Pierre Mainguy, au prétexte d'une énigme aux nombreux rebondissements, étonne ici le lecteur à plus d'un titre. Rompant avec les clichés bien établis de cette fête populaire qu'est la féria d'Arles dont on cultive le lustre à travers des noms prestigieux, l'auteur nous aide à découvrir les aspects d'une région que seuls les natifs connaissent et dont ils ne parlent guère. Un décor qui n'est pas toujours dépeint avec complaisance, une ville avec ses secrets où le mistral est toujours glacial, et où les personnages sont dépouillés de toute la bonhomie qu'on prête bien trop facilement aux gens du sud. Nous sommes loin de la carte postale ou de l'image donnée par les dépliants touristiques, et au point de départ d'un périple en boucle qui emmène le lecteur à travers le temps et la société, au fil de vies faites de petites bien humaines, mais aussi de belles qualités attachées à des personnages qui ne sont jamais caricaturés. Bien plus qu'un ouvrage agréable et captivant, l'auteur signe là, sa conception de l'espoir et de la rédemption qu'il place en ses semblables. » (José Villemin)



Pierre Mainguy est né à Paris bien avant les ordinateurs et les téléphones portables. Autant dire au Moyen Âge ! Après avoir étudié le nez au vent, il fut journaliste, moniteur de voile, agent de voyage, libraire, constructeur de maisons, et plus encore.

Il a bourlingué autour du monde avant d'opter pour le job de retraité à plein temps afin de permettre à son imagination de vagabonder.

Il écrit des livres pour enfants et, aux éditions Portaparole, a publié Tac O'Tac, trois histoires de drôles d'oiseaux, illustrées par Tania Hagemeister.

Il faisait beau cette année-là. Contre toutes les prévisions, le ciel bleu était limpide, le vent modéré et la température confortable. Une de ces météo de Pâques comme il n'en existe que rarement.

Utta dégustait le soleil et la griserie de la liberté avec gourmandise. Les moustiques et les touristes n'avaient pas encore envahi le delta du Rhône. Les plages du côté des Saintes-Maries-de-la-Mer étaient encore désertes. Utta profitait au maximum de ce coin de paradis où les gens étaient libres de se promener nus ou en maillot. Elle ressentait ici une délicieuse indépendance originelle qui lui manquait dans le faubourg chic et aseptisé de Hambourg où elle ne pouvait lever le petit doigt sans se sentir observée par la ville entière.

Au mas des amis de ses parents qui l'avaient accueillie pour les vacances, elle était redevenue une jeune fille désinvolte et libre, offerte aux caresses du soleil et du vent. Elle se rendait à la plage à bicyclette par la route de Cacharel, insouciant et heureuse. Dans les prairies, des taureaux et des petits chevaux blancs semblaient la regarder. Fascinée, il lui arrivait de s'arrêter devant le spectacle extraordinaire des flamants roses. Jamais elle n'aurait la chance de voir de tels oiseaux dans ses terres natales. Utta

avait l'impression de comprendre la simplicité du paradis. Elle en discuterait dès son retour, tout là-haut, au nord de l'Allemagne. Peut-être parviendrait-elle à convaincre ses parents que le bien-être matériel était éphémère. Une grosse voiture, une belle maison, des domestiques, et même l'institution suisse privée des bords du lac de Genève où elle avait appris le français, n'étaient que des bonheurs illusoire.

Ce week-end de Pâques, elle voulut assister au déroulement de la fameuse fêria d'Arles pour laquelle la ville se préparait dans une grande excitation. Son éducation l'avait toujours empêchée d'assister à toute manifestation populaire. Jamais elle n'aurait été autorisée à participer, ne serait-ce qu'une fois, à l'Oktober Fest de Munich chez « les sauvages du sud ». Mais en France, elle avait obtenu la permission de passer le week-end dans l'antique cité de Constantin.

Ses hôtes attentionnés la déposèrent au Nord-Pinus, vénérable institution, située sur la place du Forum, qui jouissait d'une richesse inestimable : un passé. Des fantômes illustres, tels Picasso, Cocteau, Édith Piaf, Kirk Douglas, Salvador Dali, El Cordobès et beaucoup d'autres semblaient se promener encore dans ses corridors délabrés... Tant de célébrités, venues d'un autre âge avaient un jour foulé les tapis usés de cet hôtel d'antan. Modèle du luxe avant la guerre, le Nord-Pinus n'avait pas évolué avec le temps, mais il conservait intact tout son charme. Utta eut du mal à saisir cette considération d'un autrefois glorieux qui se paie de certains inconforts. On était tout de même en 1981 !

Elle ne comprenait pas non plus la folie qui, dès le lendemain matin, s'empara des jeunes de la ville. Un véri-

table carnaval de garçons et de filles barbouillés de *ketchup*, d'œufs et de farine, se poursuivant à travers les rues en glapissant et hurlant des clameurs hystériques. Ces usages puérils et rustiques, manquaient de finesse et de tenue pour elle. C'était donc ça une fête populaire ?

Vers midi, toutefois, le spectacle des hommes qui tentaient d'arrêter à mains nues la course désordonnée de vaches lancées dans les rues étroites, la captiva. Une fille de Hambourg, n'avait aucune idée de la culture tauromachique, mais elle ressentit la griserie lui passer, frétilante, le long de l'échine.

L'heure de l'apéro venue, le délire gagna la ville. Les garçons et les filles de son âge, ivres de joie, se retrouvèrent au pied de l'obélisque sur la place de la mairie. Les bras se tendaient, les mains cherchaient, se faisaient baladeuses. Les filles, ayant attisé le feu toute la matinée, se laissaient peloter.

Utta chercha un endroit pour goûter en paix son sandwich au véritable saucisson d'Arles. Mais durant la fêria, dans cette ville, il n'y a pas de coin tranquille. Elle se laissa embarquer dans l'excitation collective. Sur le boulevard des Lices, de gigantesques affiches annonçaient les corridas. Qui étaient ces Niméno II et Paquirri dont elle n'avait jamais, ne serait-ce qu'une fois, entendu parler ? Ces braves devaient être des géants, leurs noms figuraient en gros caractères. Elle déambula suivant la foule joyeuse. Sans trop savoir comment, elle se retrouva au spectacle d'une multitude dansante et piaillante, assise sur une bordure de trottoir, place du Forum. Elle rit toute seule. L'atmosphère se chargeait d'une névrose compulsive. Des effluves écoeurants de pastis chauffé flottaient dans l'air épais. Soudain,

elle ne se sentit pas à l'aise. Elle n'aimait pas le pastis. Il fallait être natif des bords du Rhône pour jouir de ces pantomimes grotesques et de ces concours d'alcoolisme. Alors qu'elle s'apprêtait à se lever pour quitter le brouhaha ambiant, elle entendit une voix l'interpeller.

— Vous voulez une bière ?

Un jeune homme assis par terre, qu'elle n'avait pas remarqué jusqu'alors, lui tendit une canette. Il souriait, mignon. Elle attrapa la bière, il rigola. Elle resta assise sur le trottoir.

— Vé ! On voit de suite que vous n'êtes pas d'ici, dit-il hilare.

Il louchait sans vergogne vers le haut de ses cuisses. Elle lui rendit la canette et prestement rabattit sa petite jupe de coton blanc.

— Une fille d'ici n'aurait jamais mis une jupe un jour de fêria, dit-il en explosant d'un rire sans ambigüité.

Utta se leva.

— Oh, te fâche pas ma belle ! C'est fête aujourd'hui. Tout le monde rigole, on boit, on chante... Tu vas tout de même pas te faire la fêria toute seule, non ?

Elle se vexa. Mais ce rustaud avait raison. Elle avait voulu venir, elle avait souhaité tâter de la fête populaire... Tant pis pour elle ! « Populaire est synonyme de vulgaire », aurait dit son père. Cependant, ce garçon était drôle. Son accent inspirait le sourire. Il ne parlait pas, il chantait. L'énorme moustache qui lui barrait la figure se tordait en une forme burlesque à chaque fois qu'il s'exprimait.

Elle se détendit.

— Je file mettre un pantalon, dit-elle en souriant.

— Mais non, reste comme ça ! Personne ne va te manger, peuchère ! On rigole mais on n'est pas des sauvages. Té, moi je m'appelle Sauveur... C'est pas beau ?

Pourquoi se laissa-t-elle convaincre ? L'ambiance, le soleil, la paresse, la liberté ?

Ils passèrent le reste de l'après-midi à rire et à boire sur la place du Forum qui ressemblait de plus en plus à une joyeuse kermesse, l'alcool aidant. Utta fut raisonnable, elle but à peine quelques bières, Sauveur en revanche... Mais il était son guide, son bon gros géant protecteur. Très galant, il lui fit découvrir chaque bistrot où les amis l'apostrophaient. Ces compagnons de bringue s'avérèrent très drôles eux aussi. Les bourrades, qu'ils se distribuaient sur le dos, porteuses de codes indiscrets, les gestes obscènes et impudiques, témoins d'une virile amitié, rythmaient des éclats de rire. Elle ne comprenait pas tout, mais se doutait bien de la grivoiserie des propos.

— Un canon pareil, moi je la lui piquerais bien, disait l'un.

— Quel canon ? Une grande blondasse qui sait même pas boire le pastis... répliquait l'autre.

— Avec le cul et les nichons qu'elle a, pas besoin de boire du pastis... lâchait un troisième.

D'autres commentateurs zélés ponctuaient ces réflexions hautement psychologiques d'un appel à lever les verres à la santé de Sauveur !

Le soir tomba sur Arles. La place du Forum se garnit des aficionados quittant les arènes la gorge serrée et la langue sèche d'avoir frémi à la corrida. Ils vinrent grossir la foule comme un affluent se jette dans le fleuve. En une vague compacte, toute la population des rues, joyeuse

et émêchée monta à l'assaut des bodégas dressées pour l'occasion.

L'une après l'autre, les bandas traditionnelles cessèrent leur musique joyeuse, laissant des sons plus violents, plus décousus assaillir les oreilles de la masse. Des trompettes, des accordéons et des guitares électriques entraînaient des danses spontanées d'abord hésitantes, puis brouillonnes, puis folles.

Vers dix heures, à la lueur blanche des lampadaires, les premiers fêtards victimes de l'alcool s'écroulèrent dans les caniveaux. D'autres vomirent des geysers d'anis, de vin et de sangria. Premiers effets du delirium collectif. À l'hôpital, les services d'urgence, pourtant habitués et sur le pied de guerre, furent rapidement débordés. On soignait comme on pouvait les premiers dégâts éthyliques. Imodium et Pimpéran. Et la fêria allait durer deux jours encore...

Toute la sauvagerie vulgaire de la nuit éclata à la figure de Utta quand Sauveur lui souleva la jupe au milieu d'un groupe d'amis. Une vigoureuse tape sur la main insolente ne suffit pas à le calmer.

— Puisque j'ai dit que tu avais le plus beau cul du Forum ! Quand je dis quelque chose, je le prouve, hurla-t-il obscène. C'est vrai Momo, à cent kilomètres à la ronde, y a pas plus beau cul ! articula péniblement le grand gaillard en tentant de remettre sa main d'où elle avait été chassée.

Sauveur Maccia, fils unique de manadier camarguais, élevé entre taureaux et moustiques, était beaucoup trop soûl pour se rendre compte qu'il agaçait sérieusement la jeune femme.

— Laisse tomber Sauveur, tu vois bien que tu l'embêtes la pauvrete...

Momo avait senti que le jeu tournait au vinaigre. D'ailleurs si Sauveur se permettait de l'interpeller par ce diminutif qu'il détestait, c'était le signe qu'il était cuit. Personne, à part lui, quand il en était à ce point, n'appelait ainsi monsieur Maurino, plume locale respectée... Un sage au milieu de ces ivrognes.

— Qu'est-ce que tu dis ? Après ce qu'elle vient de me faire... on ne me traite pas comme ça moi ! On ne traite pas Sauveur Maccia comme un minet ! Sans blague, ça danse avec moi toute la journée et le soir ça fait sa mijaurée...

— C'est une étrangère, elle ne peut pas comprendre, insista Maurino.

L'étrangère avait très bien compris. Profitant de l'algarade, elle s'était esquivée et avait regagné sa chambre à l'hôtel.

Mais, sur la place du Forum, rien ne se fait discrètement. Chaque œil observe et se souvient.

— Elle est partie ! La salope ! beugla Sauveur.

— C'est ce qu'elle a fait de mieux, dit Maurino.

— Mais ce cul, Momo, il était à moi... elle n'a pas le droit !

— Tu ferais mieux d'aller te coucher... De toute manière tu es bien trop empégué pour t'en servir de son cul ! Rentre te coucher et prépare-toi pour demain, insista-t-il.

La colère inonda le cerveau embué de Sauveur. Il se leva, toisa la table des amis et s'éloigna. Non, lui on ne le traitait pas comme ça.

Vingt ans de hargne enfouie lui remontèrent à la gorge dans un relent anisé. Vingt ans d'échine courbée, de frustrations. Il maudissait les odeurs de purin et de bouse de vache qui lui soulevaient le cœur : les odeurs de la

Camargue, dont il devait être fier. Vingt ans d'horizon plat et gris sous un ciel bleu et dur. Le dégoût s'était accumulé en lui pour une vie qu'il méprisait. Sauveur Maccia aimait les villes éclairées de lampadaires clinquants, les belles voitures brillantes sous le néon des grands garages. Il jaloussait les jeunes sortant de cinémas bras-dessus, bras-dessous. Sur son cheval blanc, il moquait les citadins par tradition, mais il les enviait. La Camargue n'était pas un far-west d'album-photos, mais une immensité où l'on avait toujours soif, où les hommes faisaient preuve de force et de courage, où tout finissait par crever avec le Rhône, plus pollué qu'une huile de vidange.

Sauveur, qui venait d'être humilié une fois de trop, traversa la place, mâchoire serrée, poings fermés, œil torve. La démarche ondoyante, il posa la même question à chacune des connaissances qu'il croisait.

— Tu l'as vu la pitchoune qu'était avec moi... Celle qui a un cul qu'on peut plus l'oublier ?

Quelqu'un lui indiqua d'un doigt Frédéric Mistral, trônant devant l'entrée du Nord-Pinus. Suivi des quolibets rigolards sur sa façon toute personnelle d'égarer ses conquêtes, Sauveur dépassa la statue plantée là comme un piquet de garde et fila vers la porte de l'hôtel, où on entrait comme dans un moulin. Il passa outre le jeune réceptionniste remplaçant et, penché au-dessus du comptoir, n'eut aucun mal à identifier la chambre de Utta sur le registre.

Il gagna l'étage par l'escalier. Dans le corridor il reprit son souffle. Devant la porte de la chambre, il assura une démarche fière autant que son état le lui permettait et chercha à calmer sa colère. On ne baise pas bien avec les

nerfs à vif. Il empoigna le bouton de porcelaine et entra sans crier gare, la porte n'étant pas verrouillée. Dans la chambre, Utta sortait de la douche. Glacée de surprise, la serviette tirebouchonnée sur la tête, elle n'eut aucun geste d'élémentaire pudeur, le corps livré aux yeux indécents de l'intrus. Elle ne s'en rendit même pas compte.

— Pourquoi t'es partie toute belle ? Pourquoi tu m'as fait ça devant tout le monde ? Tu veux plus rigoler ? C'est pas assez marrant pour toi ? Réponds quand je te cause !

La jeune femme prit peur. Sous la berceuse de l'accent chantant de Sauveur, elle entendit comme une brutalité inconnue jusqu'alors.

— Sors ! Laisse-moi tranquille, je veux dormir ! Tu comprends ça, ou tu es trop con ? s'écria-t-elle.

Il avança la rage au ventre. Il allait lui expliquer qu'il n'était pas con. Dormir égale plumard et plumard égale baise. Il connaissait cette équation par cœur depuis toujours.

— Ne t'approche pas ou je hurle !

Nue, perlée de gouttes d'eau, Utta ne réalisait pas que son état précipitait Sauveur dans la folie. Elle lui faisait face en oubliant son propre corps. Il avançait. Elle fit un pas et ouvrit la fenêtre. La musique et tous les bruits de la place envahirent la chambre. Les sons de trompettes se mélangaient aux cris de joie et aux explosions des pétards. Les chants à boire de la foule en goguette vrillaient les oreilles.

— Ils s'amuse bien dehors, dit Sauveur. Viens poulette, nous on va s'amuser ici.

Il approcha jusqu'à la toucher. Son odeur de poivrot suffoqua Utta. Dans un réflexe de rage, elle arracha la ser-

viette de sa tête et s'en fit un fouet qu'elle balança à toute volée en pleine figure de Sauveur. Une telle arme ne pouvait pas abattre le solide camarguais de plus d'un mètre quatre-vingt, même totalement imbibé. Il saisit la fille par les épaules et la tordit vers le lit comme il le faisait aux jeunes veaux lors des ferrades pour les coucher et les marquer au fer rouge.

Utta poussa un cri, glissa sur le vieux tapis et, vaincue, se tassa sur le bord du lit.

L'homme se redressa, satisfait, contemplant son gibier. Il commença à dégrafer son ceinturon de cuir. Alors, dans un sursaut, elle se releva d'un bond et balança un terrible coup de pied entre les cuisses de son agresseur.

Dans le fatras des bruits trop nombreux qui lui meurtrissaient les oreilles, elle distingua un beuglement de douleur, des jurons hurlés. Elle vit encore un bras se lever au-dessus de sa tête, puis plus rien.

C'est lors de son procès que Sauveur comprit l'horreur de ce qui avait suivi. Au cours d'une instruction de près de deux ans, il apprit qu'il était devenu meurtrier. Malgré le récit détaillé des faits, il ne se souvenait de rien : amnésie totale. L'acte d'accusation était effroyable. Il avait saisi le chandelier de bronze de la table de nuit et avait frappé, de toutes ses forces, la tête de la victime. Fracture du rocher, fut précisé. Elle était décédée après deux jours de coma. Sauveur se prostra et présenta ses excuses à la maman, seule et anéantie dans le prétoire de la cour d'assises.

L'avocat général le désigna comme un sauvage sanguinaire, un être frustré et instable qui, depuis l'adolescence avait bien des méfaits à son actif. Toutes les entorses

vénielles commises avec sa bande de copains devenaient soudain un lourd passé judiciaire difficile à porter.

Heureusement, Maître Lambert, avocat au barreau d'Aix-en-Provence, plaida les circonstances atténuantes : folie d'un jour de fêria, devant une jeune femme nue qui n'avait pas été violée... Non, il ne s'agissait pas d'un meurtre glaçant perpétré de sang-froid.

L'avocat de la partie civile, un parisien trop cartésien pour une cour d'assises du Midi, fut bien mal inspiré de mettre en accusation les coutumes locales, l'atmosphère spécifique de la fêria entraînant tous les abus. De plus, il dénonça la rusticité médiévale des plaisirs de l'ivrognerie collective. Le jury — hommes et femmes de Provence — apprécia ces jugements venus de la capitale.

Après avoir entendu le défenseur de l'assassin expliquer que sa fille, peut-être, n'avait pas été aussi innocente que ça... qu'elle avait bien dû aguicher le brave camarguais d'une manière ou d'une autre, madame Mansholt, effondrée, regagna Hambourg et brossa le tableau de ce procès à un ex-mari accablé, incapable de supporter l'idée même des audiences.

Sauveur Maccia fut condamné à huit ans de réclusion pour tentative de viol, coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner. Peine dérisoire pour un tel crime. Il lui restait six ans à passer derrière les barreaux du centre pénitentiaire de Draguignan, ayant déjà fait deux ans de détention préventive.

C'était il y a plus de cinq ans désormais et pendant toutes ces années, l'industriel allemand avait vécu avec la seule idée qu'un jour ce Maccia sortirait de sa prison. Il

avait nourri une haine viscérale des français, de leur justice et de leur alcool. Il tenait le pastis pour une arme criminelle et non une circonstance atténuante. Il avait dépensé des fortunes en publicité contre les Gaulois, ne négligeant aucun détail pour tenter de dissuader ses compatriotes d'aller passer des vacances en France. Il avait même fondé une association anti-française qui publiait des articles vengeurs contre le pays de la beuverie reine et du meurtre à coup de degrés d'alcool.

Dans le *Spiegel* il venait de s'offrir une pleine page qui posait la question qui le minait depuis ce temps : « Que vaut une fille de vingt ans contre un apéritif de 51 degrés ? ». Jamais le magnat de l'industrie pharmaceutique allemande n'aurait de réponse. Il avait conduit trop vite sur cette autoroute glissante et n'était plus qu'un petit tas de cendres et d'os calcinés.

Un matin glacial de février, la sous-préfecture d'Arles, ravagée par le mistral, se réveilla vedette de l'actualité locale. La gendarmerie, alertée par un riziculteur stupéfait, venait de découvrir la limousine accidentée de Maître Lambert dans les eaux de l'étang de Vaccarès. À l'intérieur, le cadavre en décomposition d'un homme. On crut alors que l'enquête allait rebondir, mais le corps ne fut pas identifié. À grand-peine, les médecins légistes requis purent déterminer que le mort n'était pas l'avocat recherché, qu'il avait sans doute porté la barbe et qu'il avait eu le poil roux. Ce fut à peu près tout tant il était rongé par le sel, les crabes et les coups de bec des oiseaux.

En couverture : *Frédéric Mistral*, Yves Boussin

ISBN 978-2-37864-041-5



9

782378640415

18 euros

3.1